



MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

OSEZ JOSÉPHINE !

RETOURS SUR
UNE LONGUE MARCHÉ
VERS LE PANTHÉON



SERVICE DES RESSOURCES PÉDAGOGIQUES
Véronique Servat

Le 30 novembre 2021, Joséphine Baker sera la première **femme franco-américaine** noire à passer sous l'inscription qui figure au fronton du Panthéon. Toute la portée symbolique de cette journée se résume dans la confrontation de **son identité plurielle** avec la



Figure 1: Panthéon de Paris.

phrase gravée dans la pierre **du temple laïc de la République** : « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante ».

L'idée n'est pas récente puisque dès 2013, l'essayiste Régis Debray d'abord sur les ondes de

France Culture, puis dans une tribune publiée par le quotidien *Le Monde*, avait plaidé en ce sens auprès du président François Hollande. Arguant que cette « sirène des rues » en passant « de la ceinture de banane à la couronne de laurier », saurait « dégeler les urnes et les statues [et] mettre un peu de turbulence et de soleil dans cette crypte froide »⁽¹⁾. L'initiative eut un certain retentissement. D'autres intellectuel.le.s parmi lesquel.le.s l'historienne Suzanne Citron appuyèrent la proposition au motif que « Si François Hollande [voulait] redonner un sens populaire, une signification vraiment vivante et inscrite dans un présent accessible à toutes et tous »⁽²⁾, il devait faire entrer Joséphine Baker au Panthéon. En vain, le choix du président de la République se porte finalement sur deux autres résistantes : Geneviève de Gaulle-Anthonioz et Germaine Tillion.

En mai 2021, l'essayiste Laurent Kupferman choisit la pétition⁽³⁾ pour défendre cette même cause. Le texte qui l'accompagne décrit Joséphine Baker comme « une femme libre, féministe, une résistante et une personnalité engagée contre le racisme ». Son entrée au Panthéon y est présentée comme « un puissant symbole d'unité



Figure 2: Joséphine Baker et sa fameuse ceinture de bananes, J.S. Walery, 1926.

nationale, d'émancipation et d'universalisme à la française ». Les presque 38 000 signatures recueillies convainquent Emmanuel Macron⁽⁴⁾ « d'Oser Joséphine ». Il en fait l'annonce officielle le 23 août 2021 ; la date de la cérémonie est fixée au 30 novembre de cette même année.

Depuis notre présent, les traits et attributs systématiquement mobilisés pour parler de Joséphine Baker sont une invitation à redonner toute sa complexité au personnage. On ne saurait se contenter du portrait, par trop

réducteur, de cette jeune danseuse, quasi nue, à la taille ceinte de bananes qui enflamme les scènes parisiennes des « années folles ». Africaine-américaine à la peau claire, star glamour capable de distribuer des repas aux nécessiteux ou de descendre les boulevards tenant en laisse Chiquita, son guépard, Joséphine Baker effectue une étonnante traversée du siècle. Elle y fait une entrée fracassante au son du jazz, vibre à l'écoute des mots du Général de Gaulle et de Martin Luther King tout en étant l'invitée de marque de Fidel Castro et l'amie de Grace de Monaco.

Osée Joséphine qui nous met au défi des assignations identitaires dont elle parvient toujours à se déprendre.

NOTES :

1. www.lemonde.fr/idees/article/2013/12/16/josephine-baker-au-pantheon_4335358_3232.html
2. www.mediapart.fr/journal/culture-idees/221213/josephine-baker-au-pantheon?onglet=full
3. « Osez Joséphine Baker au Panthéon » : www.change.org/p/monsieur-le-president-de-la-republique-francaise-josephine-baker-au-pantheon

4. Le président de la république consulte alors en vue de nouvelles pathéonisations. L'avocate féministe et militante contre la guerre d'Algérie Gisèle Halimi est fortement pressentie.

❖ JOSÉPHINE BAKER, ÉTRANGE ÉTRANGÈRE

A. REINE DES NUITS PARISIENNES

Il ne se passe pas une semaine entre le moment où Joséphine Baker accoste à Cherbourg en provenance de New York et sa première apparition sur la scène du théâtre des Champs-Élysées au soir du 2 octobre 1925. Ces « folles » années d'après-guerre durant lesquelles chacun.e cherche à panser les plaies du premier conflit mondial sont celles depuis lesquelles Joséphine Baker se révèle au monde. Un monde empreint d'une nouvelle modernité dont le jazz est la bande son, l'art déco le paysage et dans lequel les femmes aspirent à tenir une nouvelle place.

L'image de Joséphine Baker qui a le plus résisté au temps est celle de la danseuse à la ceinture de bananes, déboulant sur scène, seins nus, depuis l'arbre qu'elle vient de descendre pour se livrer à une danse ensauvagée. Ce tableau joué aux Folies Bergère en 1926, est une étape importante de la carrière de la jeune artiste. Alors âgée d'à peine 20 ans, elle s'est faite remarquer un an plus tôt dans *La Revue Nègre* au théâtre des Champs Élysées.



Figure 3 : Joséphine Baker par S.J. Walery, 1926, National Portrait Gallery, Londres.

Cette image exotique d'une féminité africaine stéréotypée n'est pourtant qu'un aspect du spectacle durant lequel Joséphine Baker produit également un charleston débridé.



Figure 4: Joséphine Baker, affiche par Jean Chassaing, lithographie en couleurs, Paris, 1931, BNF.

Elle exécute cette nouvelle danse prisée des clubs de jazz newyorkais avec une grande virtuosité. Si ses grimaces et sa capacité à loucher font rire, elle incarne aussi une forme de liberté du corps et de modernité des goûts.

Son succès en fait une reine de la nuit parisienne. Au cours des « années folles », les images de Joséphine Baker en fantasma exotique érotisé occidental côtoient celle d'une femme de son temps, capable d'incarner les dernières tendances de la mode.

B. ÉGÉRIE DU PARIS ARTISTIQUE ET INTELLECTUEL DES « ANNÉES FOLLES »

Sculptée par Calder, peinte par Van Dongen, photographiée par Nadar et le studio Harcourt, Joséphine Baker séduit Simenon, inspire Paul Poiré, noue avec Colette une relation épistolaire. Elle est une des membres de cette communauté américaine installée à Paris, qui s'étourdit dans le rythme trépidant de ses fêtes (Hemingway) ou qui apprécie l'accueil réservé aux africain.e.s-américain.e.s de ce côté de l'Atlantique. Depuis son hôtel des Batignolles, la gamine du Missouri qui a vu le Klu Klux Klan incendier le ghetto noir de sa ville natale en 1917, témoigne de cette étrangeté : « *j'avais une femme de chambre blanche, un*



Figure 5 : Joséphine Baker en 1940, photographie Studio Harcourt, Paris.

majordome blanc, et je dormais sur des oreillers blancs ». Aux côtés du poète Langston Hughes⁽⁵⁾, également natif du Missouri, de Sydney Bechet ou encore d'Ada Smith, célèbre tenancière du club de jazz de Pigalle *Chez Bricktop*, Joséphine Baker contribue à forger ce mythe d'un Paris, capitale d'une France *colorblind*, indifférente à sa couleur de peau.

C. LE PARIS DE JOSEPHINE BAKER, BERCEAU DE LA « CONSCIENCE NOIRE »

Joséphine Baker est une des artistes les plus en vue d'une capitale à la vie culturelle trépidante dans laquelle la présence noire est à la fois plurielle et paradoxale.

Les africain.e.s-américain.e.s, peu nombreux y croisent l'élite lettrée antillaise (Aimé Césaire), et africaine (Léopold Sédar Senghor) qui, dans l'entre-deux-guerres étudie en France. Influences fécondes et rencontres stimulantes font émerger des écrits parmi lesquels des journaux (*La Dépêche africaine, La Voix des Nègres*) et des revues (*La revue du monde noir*), mais aussi des romans – dont *Batouala* qui vaut à son auteur René Maran le prix Goncourt dès 1921 – et, enfin, des essais portés par des personnalités aussi bien masculines que féminines, dont celles des sœurs Nardal. Dans cette « internationale noire » se forge le concept de négritude et incube la conscientisation politique d'une communauté.

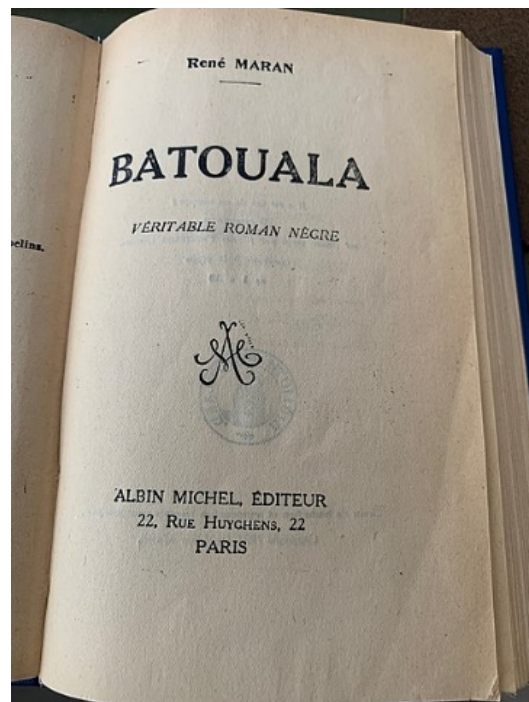
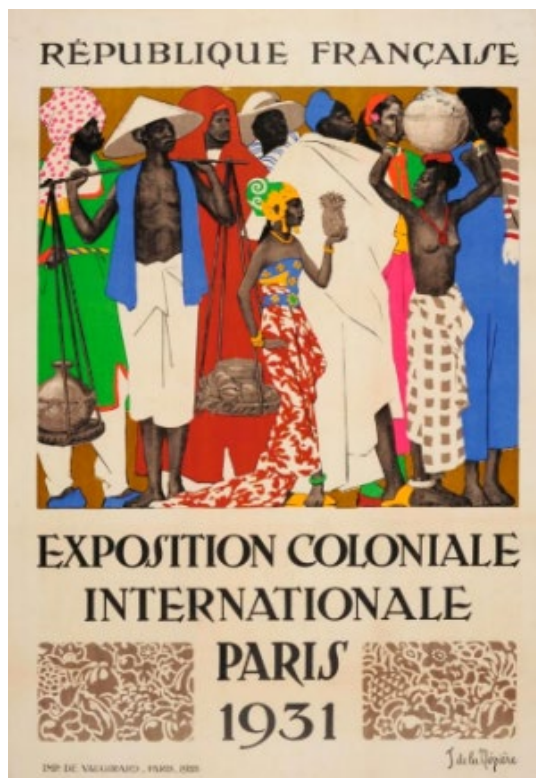


Figure 6 : Page de titre de *Batouala, Véritable Roman nègre*, Paris, 1921.

Or, cette prise de conscience est totalement contemporaine des expositions coloniales. Paris a inauguré leur cycle en 1907 au jardin

d'agronomie tropicale. Celle de 1931 qui se déploie dans tout le périmètre du bois de Vincennes accueille 8 millions de visiteurs ! Elle leur propose « un tour du monde en un jour » jalonné de spectacles ethniques où l'humanité africaine et *a fortiori* colonisée est exhibée



dans des décors reconstitués. Depuis 1930, Joséphine Baker évolue dans un nouveau tour de chant au Casino de Paris qui enchaîne les tableaux coloniaux dont celui où elle interprète une africaine amoureuse d'un colon. Elle entonne pour l'occasion *J'ai deux amours* écrit par Vincent Scotto :

« J'ai deux amours,
mon pays et Paris,
Par eux toujours,
mon cœur est ravi
Ma savane est belle,
mais à quoi bon le nier,

Ce qui m'ensorcelle,
c'est Paris tout entier »

Figure 7 : République Française.
Exposition coloniale internationale Paris 1931,
lithographie.

Est-ce pour cela que Joséphine Baker est pressentie pour porter le diadème de la « reine des

colonies » de l'exposition, une souveraine, précise le journal *Le Populaire*, « qui doit être de couleur⁽⁶⁾ » ? Ni africaine, ni française, à la peau noire, certes, mais aux cheveux cirés⁽⁷⁾, une nouvelle fois, l'identité de l'artiste, pourtant plurielle, ne convient pas pour le rôle qu'on veut lui faire endosser.

NOTES :

5. Il interviewe Joséphine Baker aux Folies Bergère en 1937 pour le compte d'un quotidien étatsunien.

6. *Le Populaire*, n°2955, 11 mars 1931, p. 2.

7. Dans le journal *L'intransigeant*, la spécialiste de la mode Blanche Vogt s'intéresse à l'engouement suscité par la coupe « noix de coco » de Joséphien Baker.

❖ L'AUTRE OSÉE JOSÉPHINE : RÉSISTANCE, MILITANTE ET UTOPISTE

A. ESPIONNE RÉSISTANTE AU SERVICE DES F.F.L.

Naturalisée française à la suite de son troisième mariage avec l'industriel Jean Lion⁽⁸⁾, Joséphine Baker entre tôt en résistance par l'entremise du frère aîné de son agent, Daniel Marouani qui la présente au chef du contre-espionnage militaire à Paris, Jacques Abtey⁽⁹⁾. En zone libre d'abord, puis en Afrique du Nord et au Moyen-Orient, ses tournées et participations aux œuvres caritatives de la Croix-Rouge servent de couverture à l'artiste promue « officier de propagande » au service de la France Libre. À l'opéra d'Alger, en 1943, elle rencontre pour la première fois le général de Gaulle.

Au fil de ses pérégrinations, elle chante aussi pour les troupes alliées, parfois en plein désert dans des conditions techniques fort éloignées des

planches du music-hall Parisien. Au sortir du conflit, devenue sous-



Figure 8 : Joséphine Baker en uniforme de l'Armée de l'Air française en 1948, Studio Harcourt, Paris.

lieutenant de l'armée de l'air, elle est décorée de la médaille de la résistance avec palme et de la croix de guerre. Ses hauts faits durant le conflit lui valent aussi d'être distinguée de la Légion d'honneur en 1957.

B. DE LA CHORUS LINE À LA COLOR LINE : JOSEPHINE BAKER EN BRISEUSE DE LIGNES

Quand, toute jeune, Joséphine Baker se produisait sur les scènes newyorkaises, elle se montrait souvent indisciplinée, insufflant un

vent de folie dans la *chorus line*⁽¹⁰⁾.

Dans les années trente puis dans l'immédiate après-guerre, tous ses retours au pays natal lui valent de se heurter à l'infranchissable *color line* qui sépare noirs et blancs aux États-Unis. Alors, pour mieux la faire connaître et la dénoncer, Joséphine Baker se fait reporter pour *France-Soir*, un des quotidiens français les plus lus auquel elle livre des articles sur la ségrégation qu'elle observe dans le Sud du pays.



Figure 9 : La foule assemblée pour écouter ML King à l'issue de la marche sur Washington, août 1963.

En 1951, pour sa nouvelle tournée Outre-Atlantique, elle brise la ligne de couleur en exigeant que ses spectacles soient accessibles à une

audience mixte. L'ampleur des mobilisations pour les droits civiques et ses contacts avec les organisations militantes⁽¹¹⁾ lui valent, en août 1963, d'être invitée par Martin Luther King à prendre la parole à l'issue de la marche sur Washington. Avant que le pasteur ne prononce son célèbre discours *I have a dream*, Joséphine Baker, en tenue militaire bardée de ses décorations de guerre, s'exprime devant les 300 000 personnes réunies sous le *Lincoln Memorial*.

C. AUX COULEURS DE L'ARC-EN-CIEL

« *Tribu arc-en-ciel : Nom donné par ma mère pour nous désigner aux yeux et à la curiosité du monde*⁽¹²⁾ ». Ainsi s'exprime Jean-Claude Bouillon-Baker, l'un des douze enfants que Joséphine Baker a adopté avec son dernier mari, le chef d'orchestre Jo Bouillon. Bien sûr ces adoptions ont sans doute un rapport avec son désir d'enfant inassouvi, mais elles forment également un projet, une utopie. « *Que l'on surgisse au monde, il y a toujours le feu, une guerre quelque part... Une déflagration qui trie les êtres, en vivants et en morts. C'est dans ce chaos que ma mère puisa des membres de sa tribu, des survivants des guerres de Corée et d'Algérie, des orphelins définitifs*⁽¹³⁾ ».

Il y a Akio et Tenuya (rebaptisé Jeannot) premiers adoptés en 1954 lors d'une tournée au Japon, puis Luis le colombien et Jari l'orphelin d'Helsinki ; Jean-Claude et Moïse, tous deux venus de France, ainsi que Brahim et Marianne survivants des massacres de Palestro en Algérie. Viennent ensuite Koffi l'ivoirien, Mara originaire du Venezuela, Noël découvert par un chiffonnier dans une poubelle parisienne, et Stellina, dernière à rejoindre la tribu en 1962. Grandi.e.s ensemble au château des Milandes en Dordogne jusqu'à ce que leur mère en soit expulsée en mars 1969, la tribu symbolise le rêve de celle qui l'assembla : une société fraternelle, tolérante et égalitaire par-delà les différences, les frontières et les assignations.

NOTES :

8. De confession juive et, à ce titre, menacée d'extermination, la famille de celui-ci, trouve refuge aux Etats-Unis pendant la guerre. L'exfiltration rendue possible par Joséphine Baker.

9. Il publie en 1949 *La guerre secrète de Joséphine Baker*, préfacé d'une lettre du Général de Gaulle.

10. Groupe de danseuses et danseurs qui effectuent des routines chorégraphiques synchronisées dans un spectacle de music-hall.

11. Pour honorer l'engagement de Joséphine Baker à ses côtés dans le combat pour l'égalité, la National Association for Advancement of Colored People (NAACP) célèbre chaque 20 mai depuis 1951 le Baker Day.

12. Catel et Bocquet, *Joséphine Baker*, Paris, Casterman écritures, 2016, p562

13. *Ibid.*

INFORMATIONS PRATIQUES

ACCÈS

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

Musée national de l'histoire de l'immigration

Aquarium tropical

293, avenue Daumesnil – 75012 Paris

Métro 8 – Tramway 3^a – Bus 46 et 201 – Porte Dorée

Établissement accessible aux personnes à mobilité réduite par
le 293 avenue Daumesnil – 75012 Paris



www.palais-portedoree.fr

T. : 33 (1) 53 59 58 60 – E. : info@palais-portedoree.fr

HORAIRES

Du mardi au vendredi, de 10h à 17h30.

Le samedi et le dimanche, de 10h à 19h.

Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture.

Fermé le lundi et les 25 décembre, 1^{er} janvier, 1^{er} mai.

Ouvert le 14 juillet et le 11 novembre.

Document conçu par le département des Ressources pédagogiques
du Musée national de l'histoire de l'immigration, reproduction interdite.

Toutes les ressources du Musée national de l'histoire de l'immigration sont
mises en ligne et téléchargeables librement sur le site internet :

www.histoire-immigration.fr/pedagogie

